

Deleullion de Thorigny, diariste romantique*

Comment en suis-je venu à lire ce journal « secret », écrit en 1800 par un commis de magasin lyonnais ? Pourquoi ai-je été fasciné par ce texte décousu, abandonné par son auteur, que d'aucuns trouveront maladroit et naïf ? Sa candeur, ses poses, ses excès m'ont inspiré une tendresse amusée. Ce n'est pas cela, pourtant, qui m'a finalement retenu, mais le métissage, assez original pour l'époque, entre deux projets divergents : celui de tenir un journal, et celui de faire œuvre littéraire. À l'aube du romantisme, on y voit le journal entrer en littérature.

Racontons d'abord la découverte : en 2003, les Archives municipales de Lyon ont publié un *Guide des sources*, intitulé *Vous cherchez quelqu'un ?*, proposant un parcours dans leurs fonds. Au chapitre sur les journaux intimes et livres de raison, après l'évocation d'un journal spirituel, on lisait ceci : « D'un style tout autre, citons dans le fonds Morand, le journal intime d'Alphonse Levillain de Thorigny rédigé en 1800-1801. Il s'agit d'un bel exemple de journal sentimental et libertin d'un Lyonnais, au début du XIX^e siècle ». À cette date, c'est une rareté. J'y cours, et je vais de surprise en surprise. La page de titre de ce petit carnet relié (Fonds Morand, 0014 II 084 1) annonce ceci :

me meminisse juvabit

—————

Journal exact mais secret

de ma vie

depuis le mois de fructid^{or} an 8

jusqu'au

—————

L. F. B. Alph. Deleullion de
Thorigny . de Lyon

La devise en exergue, dérivée de la célèbre phrase de l'*Énéide* (« forsan et hæc meminisse juvabit ») met l'accent sur l'autodestination du journal (« j'aurai plaisir à me souvenir »). Elle atténue ce qu'il y a d'étrange dans le titre. Il est paradoxal d'afficher le caractère secret d'un texte : c'est une provocation, ou une coquetterie. L'emploi du « mais », surtout, est bizarre : « exact *et* secret » attirerait moins l'attention, serait plus logique : je dis vrai, je dis tout, cela doit donc rester secret. Le « mais » souligne que ce tout, qu'on nous fait miroiter, n'est pas pour notre vilain nez. Il implique un discours à la cantonade, le fantôme d'un lecteur qu'on introduit ainsi en douce en faisant ensuite semblant de le mettre à la porte. On est sur une scène de théâtre. Le rideau se lève... sur un baisser de rideau ! Mais l'auteur est devant le rideau, pas derrière. Est-ce une ruse, une maladresse ? Disons une ruse naïve.

* Inédit. Une transcription de ce journal a été déposée à l'Association pour l'Autobiographie (APA 2448)

Je continue l'analyse du titre : « de ma vie » confirme le caractère personnel du contenu, après que l'exergue ait garanti celui de la destination. L'indication de la période couverte donne à penser que ce journal est un début, non une suite, ce que la première page confirmera. La page de titre n'a pas été composée après coup : « exact mais secret » est donc un programme plutôt qu'un constat. Ce programme sera-t-il exécuté ? Du côté de l'exactitude, je note que ce journal fort irrégulier a été laissé en plan. La place réservée pour sa date de fin reste vide : il a été abandonné en rase campagne, sans explication. Je trouverai à l'intérieur d'autres signes de préparatifs sans suite. Disons dès maintenant que sur les 188 pages du carnet, seulement 70 ont été utilisées. La dernière date mentionnée, après bien des lacunes, sera le 12 nivôse an IX (2 janvier 1801), quatre mois après ce début solennel. Ce n'est qu'une *tentative* de journal.

Le nom vient en bas de page, plutôt comme une signature que comme un nom d'auteur. Écorché par les Archives (Deleullion devenait... Levillain !), ce nom s'étale sur deux lignes : trois initiales (L. F. B., pour François Bernardin Louis, nous apprendra son acte de mariage), un autre prénom (d'usage, ou de baptême ?) abrégé (Alph.), son nom à tiroir, avec un tiroir supplémentaire : c'est un Deleullion... de Lyon. Tout cela a de l'allure : on ne décline pas ainsi son identité juste pour soi.

Je puis enfin tourner la page pour savoir *qui* il est. Un « libertin » ? On est loin du compte. Ma première lecture du journal me fait découvrir un tout jeune commis de magasin, se vantant de quelques amourettes, imprégné de littérature, sentencieux et « romantique », jeune coq un peu maladroit dans ses poses et prétentions : je lui donnerais dix-huit ans. En parlant de son père, il dit : « Mon papa ». Surprise ! Vérification faite, il s'agit d'un grand garçon de vingt-cinq ans ! Famille de noblesse de robe. Né en 1775, il est le dernier de trois enfants. Il se maria en 1809, à 34 ans, et nous le retrouverons à la fin de sa vie... député, de 1841 à 1845, et maire de la petite commune de Bessenay, dans les monts du Lyonnais, pays de sa femme – il y meurt en 1845. Notre commis romantique a tourné notable. Que faisait-il, en 1800, dans le magasin de nouveautés de M. Bousquet père, à Lyon ? Mystère. Ce journal flotte dans un immense vide biographique. J'ai retrouvé, grâce au réseau généalogique d'Internet, ses descendants, qui n'en savaient pas plus que moi, et même un peu moins, puisque c'est moi qui leur ai révélé l'existence du journal, sa présence aux Archives de Lyon, et je leur ai communiqué ma transcription. L'appartenance du journal au fonds Morand s'explique sans doute par le fait que le fils du diariste a épousé une demoiselle Morand.

Pour que mon lecteur comprenne mes réactions et perplexités, voici un extrait de la première entrée (11 fructidor an VIII/29 août 1800), où il annonce son projet :

C'est aujourd'hui que j'ai formé le projet d'écrire exactement ma vie dans tous ses détails, aussitôt je suis sorti et suis allé chez Mad^e Després ma voisine, je lui ai demandé ce cahier. Sa fille en voulait 3^{xx} – Je me suis récrié – 55^{ct}, a-t-elle répondu, je suis bien sûre que maman ne vous l'eût pas laissé à ce prix, mais moi... – Je ne répondis rien, je souris.

J'ai remarqué que j'ai souvent acheté meilleur marché des demoiselles que des mamans.

C'est mignon. Je vais esquisser d'abord le portrait du jeune homme d'après son journal, avant de faire le portrait du journal lui-même. Journal plus original dans sa forme que le jeune homme dans ses comportements...

Il est donc commis dans un magasin de nouveautés. Il parle très peu de son travail, le plus souvent de manière positive. Il a sa fierté professionnelle : « J'ai fait ce matin une vente assez difficile. J'en ai seul toute la gloire » (12 fructidor). Mais il a aussi son amour-propre mondain, et rougit d'être croisé dans la rue, portant une pièce d'étoffe, par le mari d'une dame qu'il courtise : « J'eus beau détourner la tête, je le vis sourire. Je souffris beaucoup »

(14 fructidor). Il a de l'honneur, et frémit en apprenant que les patrons d'un magasin voisin viennent de « manquer » : les scellés sont sur leur magasin ! Lui, il préférerait mourir plutôt que de manquer (18 fructidor). Il y a en lui du Birotteau. Après une petite maladie, il dit son bonheur de reprendre sa place : « Je me porte bien. Avec quel plaisir je suis revenu au magasin. Le travail est pour moi une habitude agréable. Je serais à plaindre si j'étais oisif » (5 vendémiaire). Ceci dit, il se révolte un peu quand son patron, apprenant qu'il fait partie de l'Athénée (nouvellement créée, en remplacement de l'ancienne Académie), se moque de lui (24 vendémiaire). Heureusement, il contient sa révolte : « Je me suis aigri, je sentais mes veines s'insurger, je me suis tu, j'ai bien fait, voilà ma victoire ». Mais le journal est là comme exutoire : « Le commerce fuit donc les Beaux-Arts, il veut tout étouffer, pour tout asservir à sa marotte !... ».

Car le jeune homme, on s'en doute, est un serviteur des Muses. Il aime écrire, en divers genres, je vais y revenir. Il va régulièrement au théâtre, lieu de sociabilité. Il est loin d'être dans la misère, puisqu'il prend des leçons de chant et d'italien, et qu'il engage un maître de danse (15 vendémiaire). Il fait à cette occasion une récapitulation hallucinante de tous les maîtres qu'il a eus depuis deux ans : armes, musique, chant, piano, clarinette, flûte, dessin, danse, allemand, italien, anglais.... Laissons-le tirer la conclusion : « Toujours la manie de tout connaître, de tout effleurer, et de ne rien approfondir. Je suis bien français ».

Français aussi par la galanterie ? En tout cas, c'est le sujet principal du journal. Notre Don Juan en parle beaucoup, s'il agit peu. Il joue au blasé : dès la première entrée (11 fructidor), il nous dit que c'est fini, il a pris sa retraite !

J'aperçus Madame P. dans une loge. Mad^e C^r n'y était pas, c'est-à-dire ses demoiselles, pour elle cela m'était égal. J'y fus. Mad^e P. parut bien aise de me voir, elle était seule, c'est tout simple.

Je lui demandai des nouvelles de Mad^e C^r. Elle avait la fièvre – Dangereuse ? – Non – Et ses demoiselles – Malades aussi – Et M. – Non, il se porte bien. Elle sourit et me regarda. Je tournai la tête de crainte de rougir. Oui, je rougis quelquefois.

M^{de} P. a de la figure, de la grâce, un corps voluptueux, une mise riante, assez d'esprit, et cet abandon qui tient à la franchise que j'aime beaucoup dans les femmes. Avec tous ces avantages, elle en a encore un inappréciable. Son mari ne la gêne pas... J'atteste le ciel que je ne prétends pas la calomnier. Je n'ai par moi-même aucune raison de croire qu'elle soit ni galante ni légère. Il est possible un jour que je puisse effacer cette phrase. Je n'ai cependant aucun projet sur elle ni sur d'autres. En vérité je me trouve depuis quelque temps bien insouciant pour les femmes. Je l'ai dit ce soir-là à Mad^e P. On pensera de moi tout ce qu'on voudra, mon genre de vie est pris, je n'en sortirai pas. Des occupations, des livres, le grand air et un ami, voilà tout ce qu'il me faut ; toutes les fois que je vois une femme bonne et jolie, elle me plaît, mais je ne l'aime pas. Si le besoin de distraction, le hasard, me jetait dans ses bras, j'en jouirais comme un autre ; mais mendier des faveurs, se battre les flancs pour trouver un mot qui plaise, jamais. J'ai aimé, j'ai été malheureux, ma tâche est faite... adieu les prestiges.

M^{de} P. m'observa qu'elle avait 20 ans, qu'on la disait aimable et qu'elle se croyait jolie, c'était pour me dire que mon discours était une impertinence ; je finis par le concevoir et pour l'apaiser je lui promis une romance et lui donnai une papillote qui se trouva par un hasard heureux dans ma poche.

Quelle est la femme dont la colère résiste à une romance et à une papillote.

Faisons un catalogue. Il y a Victorine, fille du peuple sans doute, conquête facile, sa seule conquête d'ailleurs, qui vient le relancer jusque dans son lit (16 vendémiaire), qu'il n'aime pas, dont il a honte et qu'il finira par chasser. Il y a sa propriétaire, Mme Pernel, qu'il regrette de n'avoir pas fait passer à la casserole une nuit où elle était venue en petite tenue vérifier qu'il n'y avait pas de feu de cheminée dans sa chambre ! Il y a, en tout bien tout

honneur, Mademoiselle C^r, à qui il fait la cour, et que Madame P. lui conseille d'épouser. « On n'épouse pas toutes celles que l'on aime, je l'ai fixée, elle a souri et mon secret est à moi ». Il y a cette Madame P. elle-même, dont les taquineries le déconcertent. Enfin on le voit, un dimanche, se préparer à rendre visite à une dame qu'il a aimée (?) et dont il sait le mari absent, mais arrivé devant la maison, il tourne casaque : « mes forces m'abandonnèrent, je n'y montai pas » (13 fructidor). C'est un Don Juan timide. Il s'abîme dans des rêveries sur ses amours passées, Adèle Ducostal, en particulier, qu'il vénère sous le nom de Malvina, amour contrarié, platonique, qu'il connut après sa rupture avec Annette B.

Un an s'était passé depuis ma rupture avec Annette B. Une altération sensible dans mes organes avait un peu diminué cette exaltation romanesque dont mes premières impressions furent investies ; plus doux, moins ardent, plus sensible et moins passionné, je réfléchissais à mes brillantes catastrophes, je rêvais à mes prestiges et je me promettais en tâtant mon cœur de me défier de lui, des femmes et des hasards.

Nous voici déjà en littérature : vous venez de lire le début d'un récit, « D'Adèle Ducostal ou *Malvina* », qu'il a inséré dans son journal, et fait précéder de l'exorde que voici :

O toi qui rédiges les annales des hommes, auguste Mnémosyne, et toi plus riante et plus aimable divinité si chère à la délicatesse, fée céleste et transparente, Illusion, viens rapprocher mes idées, entoure de tes feux phosphoriques les ténèbres du temps, que le tableau d'une félicité apparaisse brillant de vérité, de grâces et d'intérêt.

Je dépose ici les faits avec toute l'expression et la sincérité d'un homme qui se parle à lui-même et qui ne se confie qu'à lui seul. Personne j'espère ne lira ces pages, Adèle seule en a le droit.

Personne ! Adèle seule... objet réel et fictive destinataire de ce journal *secret*. Secret poétique d'une passion contrariée, mais aussi secret honteux de pratiques solitaires, sans doute liées à ces mêmes rêveries et que notre héros, qui a peut-être lu le D^r Tissot, se reproche à mi-voix, en apostrophant ses sens comme dans une tragédie classique : « Aujourd'hui dimanche, je me suis levé à 9 heures et demie. Que s'est-il passé à mon réveil ? Ô mes sens, que vous êtes cruels » (13 fructidor). La chose peut aussi arriver le soir : « Comment ai-je fini cette journée : je n'ose pas me l'avouer. Ah ! j'ai bien affaire avant de me rendre maître de mes sens » (18 fructidor).

Voilà, j'ai fait le tour du journal. Quand on étudie son rythme, on voit que, s'il a été commencé le 11 fructidor (29 août 1800) et abandonné le 12 nivôse (2 janvier 1801), il est loin de s'étendre sur quatre mois. Il n'est tenu « régulièrement » que deux fois : au début, pendant dix jours, du 11 au 22 fructidor (29 août au 9 septembre), puis pendant cinq jours, du 15 au 19 vendémiaire (7-11 octobre). Pour le reste, on trouve huit entrées éparpillées dans le vide. Notre diariste ne s'excuse de son irrégularité qu'une seule fois, à l'avant-dernière reprise (1^{er} frimaire/23 novembre) :

Pages mystérieuses, il y a longtemps que je vous ai abandonnées, depuis plus de 15 jours ma plume n'a glissé sur votre superficie. Que je vous revoie aujourd'hui. Noircissez-vous de l'empreinte de ma douleur, pages mystérieuses, écoutez.

Et il leur narre pathétiquement, à ces pages qui ouvrent grand leurs oreilles, la mort brutale d'un de ses voisins, qui l'a bouleversé. Nous voici au cœur du problème : ce journal n'est pas fait pour être *exact*, c'est-à-dire précis et complet. Il est fait pour... faire de l'effet. Le premier jour, quand il ne sait pas bien encore comment on tient un journal, il note : « J'ai reçu une lettre du cousin Durand d'Hamburg. Je lui ai répondu le même jour ». Point à la

ligne. Comment peut-on écrire une platitude pareille ? Peu à peu les notations décousues, ponctuelles, allusives, liées à l'ennui ou à la routine, se feront plus rares, même si on peut encore lire, le 17 fructidor : « Ma journée s'est passée on ne peut plus tranquillement, pas le moindre petit événement. J'ai vu le soir l'ami Dumas, nous nous sommes amusés à dire du mal de ce pauvre cousin Jacques. Comme il est plein d'amour-propre, le pauvre petit cousin Jacques ! et son dictionnaire néologique ! ahi... ahi... ». C'est nature, certes ! mais ça n'a pas d'allure. Il prend vite conscience que ce qu'il faut être *intéressant* : pittoresque, vivant, drôle, ou poétique, ou tragique. Son journal n'a pas vraiment fonction de mémoire, ou d'aveu. C'est plutôt un carnet de croquis, un atelier d'écriture. Il passe par des crises de littérature. Quand il reprend, après une interruption, la plume, c'est qu'il a croisé un « motif ». S'il a vite abandonné ce carnet, c'est que la greffe de la littérature sur le journal a mal pris. Il n'est guère accroché à la fuite du temps, ni aux soins de son âme. Et puis le secret, s'il permet des poses seyantes, est frustrant : c'est maintenant qu'on veut plaire aux dames, ou briller à l'Athénée. À mon tour, voici que je bâtis un roman, en rêvant devant les pages blanches de ce carnet abandonné.

Sa littérature a deux régimes. Ou bien il s'exerce à narrer le quotidien de manière piquante ou poétique. Ou bien il insère dans le journal des « morceaux » de poésie ou de récit.

Le quotidien, ce sont de petites scènes : des rencontres amoureuses (Victorine, sa propriétaire, etc.), des déjeuners de garçons, ou d'horribles nouvelles, agrémentée de petits bouts de dialogue, pimentées d'un zeste de suspense. J'ai dû choisir, et comme les Archives de Lyon l'ont traité de libertin, vous aurez droit à la seule scène d'amour (16 vendémiaire) :

À 9 heures je me suis mis au lit fatigué de travail, de danse peut-être. Depuis 8 heures j'essayais un pas nouveau. J'allais m'endormir la tête pleine de rêveries, commerce, danse, tendresse, tout cela me fermait les yeux ; ma porte cria – Qui vive ?... – C'est moi – Qui, moi ? – Moi, dis-je, paresseux – Ange, démon, qui que tu sois, il est 9 heures, j'ai travaillé, j'ai dansé, je dors – Tu dors, je te réveillerai – En effet une voix angélique a toujours son effet, une jolie main sur un menton en a encore davantage, c'était Victorine qui poussée du démon de la volupté voyageait assez adroitement sur mes extrémités – Tu m'as réveillé, lui dis-je – Je le sens bien, dit-elle. En effet j'étais debout.

On devine le reste. Elle attacha à mon bras un cordon de cheveux, je ne m'en souciais pas trop, mais comment refuser. Victorine est jolie, c'est un trophée de plus... Elle s'avisa de m'ôter mon bonnet et de me couper une mèche des miens, ils sont jolis.

Elle s'en fut. Ce cordon me fatiguait, quand on n'est pas amoureux les dons de l'amour sont bien peu de choses. Si M^{lle} C^r voyait cela... Je l'ôtai.

Le quotidien, cela peut aussi de grandes tartines, un dîner au clair de lune à sa fenêtre, un monologue philosophique, une scène de rue inquiétante... Voici une tartine, vous n'y couperez pas, prenez votre élan (18 fructidor) :

Je suis rentré à 10 heures ½ dans ma chambre. Un peu pressé par la faim, contre mon ordinaire je pris un petit pain, une tranche de saucisson, un verre plein de vin, je posai tout cela sur ma fenêtre, j'ouvris l'abat-jour d'un côté, je m'assis et mangeai. Une lune superbe scintillait au milieu du ciel étoilé, je n'avais pas de lumière, je trouvai ce flambeau délicieux pour le souper d'un jeune philosophe. Pourquoi est-ce que je suis si paisible, si satisfait quand je suis seul ? Est-ce que la vue des hommes me pèse ? Non. Est-ce que je suis sauvage ? Non. Est-ce que les sensations qu'on n'éprouve qu'avec soi-même ont plus de pureté, plus de charme que celles qui naissent au milieu de la société ? Je crois que oui. Ce petit dialogue établi entre moi et je ne sais qui, car j'ignore ce que c'est que cet être qui correspond si directement avec nous, quand on interroge sa conscience, son imagination ou son cœur ; ce petit dialogue, dis-je, fut interrompu par le bruit d'un cor qui sonna subitement à mes oreilles à ma gauche ; j'écoute ; un air charmant... tous les airs sont jolis la nuit. Cette nuit, elle a un

charme d'attraction mélancolique dont elle enveloppe tout ce que se passe dans son sein. La musique surtout, elle a pour elle alors : le repos de tous les êtres, la fin de la journée qui dispose tout être laborieux à une dissipation douce et méritée, l'approche du sommeil qui semble apporter un peu de mélancolie dans les âmes sensibles, et des idées fraîches et romantiques pour les âmes voluptueuses. Comme je jouissais à ces deux titres. Le charme fut peu long, l'aimable musicien se tut, il se coucha sans doute, moi je veillai dans les ténèbres et le silence. Le Rhône me plaît, je l'écoutai couler. Un homme en pantalon en grande veste sortit d'une allée, les mains croisées, le pas méditatif, un grand chapeau penché sur les yeux, il s'avancait vers le trottoir, il s'arrêta immobile, il y avait plus de dix minutes que je l'observais. Que fait-il ? Que veut-il ? À onze heures, un homme immobile sur un quai... Un philosophe en pantalon, ce n'est pas probable, un amoureux peut-être, il siffle, ce n'est pas un amoureux, ah ! c'est un voleur, je le gage, c'est un voleur, Lyon en est peuplé, oui, c'est un voleur qui attend une victime ; je fronçai le sourcil, je le fixai avec des yeux ; deux femmes accompagnées d'un homme marchaient vers lui en venant du côté du Pont Morand, je frémis pour elles, j'avais la bouche ouverte pour leur crier, c'est un voleur, fuyez... je ne criai pas et j'eus raison, ils passèrent à ses côtés, il se détourna, il les salua même, je me sus mauvais gré de l'avoir cru méchant, une voix de femme l'appela son mari, il se retira et moi aussi.

Fin de l'insoutenable suspense...

Indépendamment de son journal, pour fuir l'ennui qui le menace, il écrit des poèmes et des romans. Il envisage d'aller composer à la Tête d'or : « Ces îles sont bien romantiques, je fis le projet d'y venir quelquefois travailler l'histoire de Coraly, je suis sûr que les pages que j'écrirai dans une de ces îles ne seront pas des plus mauvaises » (21 fructidor). Sont-elles bonnes ou mauvaises, les pages qu'il s'arrange pour insérer dans son journal ? Sûrement bonnes. Son journal nous livre trois poèmes, à la date de leur composition : le premier, ce sont des paroles pour accompagner la musique de son maître Georges Jadin. En voici deux strophes :

*O Malvina cruelle amante
Entends-tu l'aquilon grondeur ?
Ce sont les tourments de mon cœur
Dont la nature s'épouvante.*

*Bientôt les yeux remplis de larmes,
Malvina, tu vins m'aborder ;
L'aquilon cessa de gronder,
Mes pleurs coulèrent sur tes charmes.*

Les deux autres poèmes sont inspirés par les circonstances : les préliminaires de paix signés en septembre 1800, et un poème de consolation écrit pour la famille de M. Crémieux, mort brusquement. Ces deux poèmes n'ont pas la perfection de celui que j'ai cité.

D'autre part, en octobre, le 16 vendémiaire, pendant sa crise d'écriture, il fait une série de « portraits » du préfet Verninac et de son entourage, bref essai d'écriture « mémorialiste » :

Verninac

Homme foncièrement instruit, froid, silencieux, méthodique, sentencieux, fin, observateur laconique, plus pensif que penseur, peu communicatif, voulant sincèrement le bien. Ce n'est pas lui certainement qui était à La Glacière, je ne lui ai pas parlé, son air m'embarrasse. Il ne m'en impose pas, mais il m'interloque.

Sa femme.

Mlle Lacroix, faisons-en une sur ce nom-là.

Douce, simple enfant, grande, grosse, bien faite, belle taille, belle tête, port mesquin ; regard noble, bouche sévère, accent divin ; l'œil de l'esprit, conversation lente, inanimée, sans intérêt. Beau marbre, la vie lui manque. Je ne serais pas Pygmalion pour elle.

Et surtout, un soir, le 17 vendémiaire, rangeant son armoire, il retrouve dans son linge un mouchoir parfumé, marqué « A.D. »... Adèle Ducostal ! « Voici comment j'ai ce mouchoir » – et il entame le récit autobiographique dont j'ai cité le début. Ce récit, qui court sur sept pages, raconte avec toute l'émotion et le suspense nécessaires une soirée au théâtre (le mouchoir d'Adèle est trempé de larmes) et une rencontre dans un bal donné en l'honneur de l'ambassadeur de Turquie...

L'assistance était nombreuse, toutes les jolies femmes semblaient s'y être rassemblées comme dans un lycée de grâces : parure, élégance, fraîcheur, volupté, tout y était réuni et certainement notre velu musulman n'eût pas mieux demandé que de crier allah dans ce joli sérail. Les contredanses étaient formées : au fond de la salle, une voix s'écrie : un quatrième, un quatrième, je cours, je prends la place, me voici, dis-je, mais je n'ai point de dame, tournez-vous me dit-on, il y a une dame derrière vous... Si elle était laide, disais-je tout bas, je ne pourrais cependant pas reculer ; je me tourne, un cri m'échappe, c'était elle... qu'avez-vous, me dit-on ? en prenant la main de mademoiselle quelque chose a frappé mon cœur, répondis-je ; ce n'est rien, dit-elle, cependant le contrecoup me fait mal... on se mit à la danse... Je ne sais ce que je lui dis, je me rappelle seulement que je la retins pour la première, la seconde, la troisième, etc. Je l'aurais volontiers retenue pour toute la nuit si elle ne m'avait pas dit qu'elle ne pouvait pas sans inconvénient s'engager aussi longtemps avec la même personne

Cela semble un début, mais nous n'en saurons pas plus : le récit s'arrête au milieu de cette phrase, alors qu'en aval on trouve... 44 pages blanches, dont une moitié déjà préparées pour l'écriture (marge au crayon des deux côtés). Après cet immense espace laissé pour le futur récit, le journal reprend son cours au 18 vendémiaire...

Laissons le jeune Deleullion de Thorigny à ses écritures et ses amours. Je n'ai pas voulu le poser en origine absolue, précurseur ou source d'une nouvelle pratique. D'autres, avant lui, ont pu avoir cette tentation. Je le sais bien puisque, dès 1788, j'ai vu Lucile Desmoulins transformer le journal qu'elle tenait, elle aussi, pour échapper à l'ennui, en petit atelier d'écriture. Notre Deleullion nous donne simplement, en 1800, un exemple pittoresque de cette pratique émergente : la littérature envahit le journal, se greffe sur lui, l'éloigne de sa fonction mémorielle, et fait de son intimité un spectacle. La plasticité du journal, sa fragmentation, son énonciation personnelle se prêtent bien à l'essai de nouvelles formes de littérature introspective ou lyrique. Ce qui frappe aussi, dans ce carnet décousu, c'est le mélange des genres : la bonne humeur et la désinvolture voisinent avec l'élan poétique ou l'enflure tragique, le tout dans une atmosphère de jeu ou de parodie : il en fait souvent un peu trop, pas très bien, dans tous les genres, et il en a conscience. Il n'est pas Musset, mais semble un de ses personnages, je n'ose dire un de ses héros. En tout cas, il est en scène, dans une performance publique. Et s'il respire seul l'air frais du matin, ce sera pour la galerie. Ouvrons une dernière fois la fenêtre (15 fructidor) :

Comme l'air est frais, ce matin !

Je me sais bon gré de m'être levé si matin. Les paresseux calculent mal, le lit est un tombeau, le sommeil une mort ; je vis bien plus longtemps qu'eux. Personne n'est encore levé, j'aime beaucoup à me dire, des hommes n'ont pas encore paru aujourd'hui ; ils ne sont pas encore en vie ; j'ai parlé avant eux, j'ai respiré avant eux ; la nature ici s'est reposée toute une nuit, moi le premier ai troublé son silence, le premier j'ai mêlé mon haleine à ses exhalaisons vierges et parfumées, elle ne s'en fâchera pas, il n'y a que les méchants qui la fatiguent. Adieu, douces rêveries... 6 heures sonnent... au magasin.

*